

La Côte-du-Sud port-jolienne, terre de légendes

Geneviève Ouellet

Number 150, Summer 2008

Le conte et la légende au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43996ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, G. (2008). La Côte-du-Sud port-jolienne, terre de légendes. *Québec français*, (150), 34–35.

La Côte-du-Sud port-jolienne, terre de légendes

PAR GENEVIEVE OUELLET*

Un dossier sur les contes et légendes du Québec... Tout de suite, j'ai pensé aux figures légendaires qui ont bercé mon enfance : le Pilier de Pierre, la Coureuse des grèves, l'Anse aux sauvages, la maison du traître et autres quêteux « jeteux de sort »... Que d'images avaient meublé mon imaginaire ! Je me suis revue, petite, en route pour le chalet, regarder défiler les panneaux en bordure de l'autoroute Jean-Lesage et nommer les villages entre Lévis et Saint-Jean-Port-Joli : Beaumont, Saint-Michel, Saint-Vallier, Berthier-sur-Mer, Montmagny, Cap-Saint-Ignace, L'Islet et Saint-Jean. Fièvre, j'osais même la suite : Saint-Roch-des-Aulnaies, Sainte-Anne-de-La-Pocatière, mais là s'arrêtait mon « savoir encyclopédique » et j'étais alors bien loin de me douter que la région de la Côte-du-Sud poursuivait sa route bien au-delà de la sortie 414, notre destination, et qu'elle se terminait à Saint-André-de-Kamouraska.

Un peu de géographie et d'histoire

Sise sur la rive sud du majestueux fleuve Saint-Laurent, la Côte-du-Sud s'étend de Beaumont à Saint-André-de-Kamouraska ; elle couvre aussi toutes les terres nichées au creux des Appalaches jusqu'aux frontières étatsunienne et les îles du Saint-Laurent qui se situent entre ces deux villages riverains. En plus d'avoir été le berceau de nombreuses légendes québécoises, elle est intimement liée au développement du Québec : l'agriculture, la navigation commerciale et l'artisanat sont autant de cartes de visite laissées par ses habitants. Depuis le XVII^e siècle, son cœur bat au rythme des saisons et des marées qui teintent les histoires racontées au coin du feu par les « conteux ».

Un terreau fertile

La Côte-du-Sud a vu naître plusieurs auteurs qui ont couché sur papier ses légendes. Pensons à Louis Fréchette (Pointe-Lévis), à M^{re} Camille Roy (Berthier-sur-Mer), à l'abbé Henri-Raymond Casgrain (Rivière-Ouelle), à Joseph-Charles Taché (Kamouraska) ou à Philippe Aubert de Gaspé, père et fils. Bien que ces derniers soient nés à Québec, ils ont vécu à Saint-Jean-Port-Joli. L'un fut le dernier seigneur du village et l'autre profita du domaine familial pour se cacher, à la suite d'une altercation avec Edmund Bailey O'Callaghan à la Chambre d'Assemblée, et écrire ce que plusieurs considèrent comme le premier roman canadien-français, *L'Influence d'un livre*.

Les filles, je suis enfin revenu sur ma terre familiale. Et j'y suis pour rester ! La prochaine fois que je la quitterai, ce sera les pieds d'avant !

Gabriel Ouellet

Grâce à eux nous sont parvenues les légendes de loup-garou, de la belle Rose Latulipe séduite par le diable lors d'une soirée dansante un Mardi gras, de la Corriveau volant faire la fête avec les sorciers de l'île d'Orléans. Par contre, moins connues sont les légendes port-joliennes.

Le Pilier de Pierre

Situé à la hauteur de l'extrémité ouest de Saint-Jean-Port-Joli, près de l'Islet-sur-Mer, le phare du Pilier de Pierre a été inauguré en 1843, après qu'on l'eût construit de pierres importées d'Écosse. Parmi les gardiens qui y ont travaillé se trouvent Jean-Émile Ouellet, mon grand-père. L'histoire familiale raconte qu'après y avoir passé une dizaine de jours, ce dernier rentra à la maison, heureux de retrouver les siens dont il s'était tellement ennuyé qu'il aurait laissé derrière une vingtaine de livres, lui qui n'était déjà pas gros, au Pilier à Pierre.

D'autres ont raconté que c'était plutôt parce qu'il avait eu peur, seul là-bas, en plein cœur du Saint-Laurent, qu'il avait perdu tout ce poids. Je préfère nettement la première version : à ce qu'on m'a raconté, mon grand-père n'était pas grand, mais courageux et *narfé*¹ comme pas un !

La Coureuse des grèves

On raconte que, pendant une vingtaine d'années, la Coureuse des grèves allait en été à la rencontre des marins étrangers sur les berges du village afin de leur offrir de quoi manger. De son panier en osier, elle sortait toutes sortes de plats, autant de mets fins pour sustenter les hommes après de longues journées de labeur. Bien qu'elle n'ait jamais quitté le domaine familial, on dit que sa maison, véritable caverne d'Ali Baba, « recelait des trésors : des robes de Chine et d'ailleurs, des bérets basques, du rhum de la Jamaïque, des parfums français...² » et que la jeune femme « connaissait des danses étrangères et pouvait nommer les ports de nombreux pays du monde³ ». Apparemment, son père, ancien marin en haute mer, lui avait raconté ce qu'il avait vu lors de ses nombreux voyages.

Depuis qu'il avait rendu l'âme, sa fille passait ses longues soirées d'hiver à se bercer, le regard perdu dans la mer qu'elle apercevait de sa fenêtre, tel que l'avait fait avant elle son père. L'été, à la tombée

du jour, elle se rendait sur les grèves rejoindre les marins des quatre coins du globe, « qui avaient pris l'habitude de s'arrêter en mer pour rencontrer la Coureuse des grèves de Saint-Jean-Port-Joli⁴ ». Un automne cependant, alors que les grandes marées étaient pour tant arrivées, la Coureuse des grèves continua de se rendre sur les rivages, jusqu'au soir où, appelée par le cor de brume d'un navire, elle disparut à jamais. Les gens disent qu'elle serait partie vers les « Vieux Pays » avec l'équipage de ce navire.

L'Anse aux Sauvages

Le littoral de Saint-Jean-Port-Joli est constellé de plusieurs anses parmi lesquelles se trouve, entre le cœur du village et l'anse à Caronnette, l'Anse Sauvage, autrefois appelée l'Anse aux Sauvages. On dit qu'il y a longtemps y vivaient des Amérindiens qui avaient nommé le lieu « la Grande Bouche ». Un jour, une femme arriva au village accompagnée d'un enfant. La femme, vêtue misérablement, semblait usée par l'épuisement et les épreuves, ses traits étaient marqués d'une profonde tristesse. L'étrangère et l'enfant s'arrêtèrent bientôt devant la maison, abandonnée par ses précédents occupants, qui se trouvait dans l'anse, et s'y installèrent.

Pendant plusieurs jours, des gens du village leur firent parvenir de quoi manger, ce qui permit à la mère et à son fils de subsister plusieurs mois. La femme, fière et digne, cherchait tout de même du travail auprès des villageois, qui s'empressaient de lui en donner, car elle semblait avoir de la difficulté à accepter l'aumône. S'acquittant des divers travaux de broderie et de couture qu'on lui donnait, elle demeurait mystérieuse : nul ne connaissait son origine ni son nom. La fin de l'été approchait lorsqu'un soir les signes annonciateurs d'un orage se manifestèrent. Une lourdeur enveloppa soudain la campagne devenue silencieuse. Bientôt, un vent violent surgit, faisant craquer la maison de l'anse où l'étrangère et son fils avaient élu domicile. L'air chaud et souffré emplit le ciel grondeur, souvent déchiré par les éclairs de plus en plus menaçants. Les eaux du fleuve heurtèrent avec furie les rivages et vinrent se fracasser sur les escarpements. Une pluie diluvienne se mit à tomber, parfois mêlée de grêle fracassante, alors que le tonnerre distribuait généreusement ses foudres. Ce fut une des pires tempêtes que la région connut. Le lendemain, le jour se leva dans un ciel d'une pureté insolente. Alors que le soleil asséchait la campagne port-jolienne, l'enfant se réveilla et découvrit sa mère, à genoux dans le coin de la chambre : elle avait été foudroyée alors qu'elle implorait la clémence du ciel. Pendant longtemps, les gens de la place qui passaient devant la Grande Bouche par les temps d'orages se signèrent d'une croix, en souvenir de l'étrangère, afin de protéger l'Anse aux Sauvages de la foudre.

La maison du traître

La maison natale de mon père se situe à l'extrémité est du village de Saint-Jean-Port-Joli, la dernière avant la route Elgin et l'Anse Saint-Jean. Construite vers 1740, elle a longtemps été surnommée « la maison du traître ». On raconte qu'en 1759, lorsque les Anglais, en route pour Québec, incendièrent la presque totalité de la Côte-du-Sud sur leur passage, ils épargnèrent la maison familiale parce qu'ils y avaient reçu le couvert. L'histoire ne dit cependant pas si les propriétaires avaient eu ou non le choix de servir ainsi les ennemis. La même chance épargna d'ailleurs le moulin du Port-Joly et l'église de Beaumont.

La vieille « jeteuse de sorts »

Mon grand-oncle Adrien n'avait jamais cru aux histoires de ces « mauvais » quêteux qui passaient de village en village en jetant des sorts à ceux qui leur refusaient l'aumône, jusqu'au jour où il fut témoin d'un tel événement. Selon ses dires, par un été torride, alors qu'il travaillait avec quelques-uns de ses cousins à refaire la toiture chez une de ses tantes à Beaumont, une vieille femme s'arrêta pour « demander à coucher ». La tante offrit à la quêteuse un peu d'argent tout en s'excusant de ne pouvoir la recevoir : la maison était surpeuplée vu que la présence de ces quelques neveux venus en renfort pour terminer la toiture et elle se voyait mal la contraindre à coucher dans la grange. La vieille, en colère, murmura alors ce qui semblait être un sort menaçant les membres de la famille de quelque malheur que nul ne prit au sérieux sur le coup.

Mais plus jamais on ne réussit à cuire un pain comme il se doit, alors qu'auparavant, personne n'en avait jamais raté la cuisson. En les sortant du four, les pains « à fesses » avaient toujours l'air de chefs-d'œuvre, mais une fois qu'on les tranchait, le centre n'était jamais cuit.

La malédiction aurait suivi l'oncle Adrien jusqu'à Saint-Jean-Port-Joli, car, dès qu'il regagna la maison familiale, les femmes de la maisonnée eurent toujours de la difficulté à cuire leurs pains par temps humide. Et Adrien n'eut d'autre choix que d'admettre que les sorts des « mauvais quêteux » étaient diablement efficaces.

Une empreinte identitaire réelle

Certaines légendes familiales racontées ici trouvent des échos dans d'autres familles sud-côtoises. Quant aux autres, elles imprègnent encore aujourd'hui le quotidien de Saint-Jean-Port-Joli. « La Coureuse des grèves » n'est plus seulement légende, mais aussi un restaurant dont la renommée dépasse depuis longtemps les frontières de la Côte-du-Sud, « L'Anse Sauvage » offre depuis plusieurs années des chalets à louer aux nombreux estivants. Un certain mystère entoure toujours le Pilier à Pierre et la réputation de la maison du traître n'a pas empêché la vente de cette dernière lorsque mon oncle Réal est décédé en 1999. Au contraire, les acheteurs, passionnés, ont entrepris de redonner à la vieille maison qui appartient à la famille pendant au moins quatre générations son lustre d'antan et les légendes ont permis à plusieurs d'entre elles de s'enraciner. « Car, ultimement, une histoire régionale est fondamentalement un lieu d'affirmation et de confirmation des appartenances distinctes à un milieu⁵ ». Voilà sans doute un des plus beaux legs que mon père, Gabriel, ait pu me donner. Grâce à lui, j'ai un profond point d'ancrage à l'anse Saint-Jean, où naîtra peut-être un jour, qui sait, une autre légende port-jolienne. □

* Professeure de littérature au Collège Mérici.

Notes

- 1 Se dit de quelqu'un qui est fort, qui a du nerf, malgré sa faible constitution.
- 2 Jean-Claude Dupont, *Légendes des villages*, Éditions J.-C. Dupont, Sainte-Foy, 1987, p. 43.
- 3 *Loc. cit.*
- 4 *Loc. cit.*
- 5 Alain Laberge [dir.], *Histoire de la Côte-du-Sud*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Les régions du Québec », 1993, p. 15.